

Recherches sociographiques



Gilles McMILLAN, *La contamination des mots*, Montréal, Lux, 2014, 288 p.

Colette Boucher

Volume 55, numéro 3, septembre–décembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028393ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028393ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boucher, C. (2014). Compte rendu de [Gilles McMILLAN, *La contamination des mots*, Montréal, Lux, 2014, 288 p.] *Recherches sociographiques*, 55(3), 607–608. <https://doi.org/10.7202/1028393ar>

et dissèque le discours étatique qui justifie son recours. Enfin, signalons l'article d'Isabelle Sommier, sociologue à la Sorbonne, qui analyse finement le processus de démobilitation qui touche la grande majorité des mouvements de jeunes et des mouvements étudiants à la fin des années 1970.

Les différents auteurs traitent à divers niveaux de ce braquage opposant des individus frustrés et insatisfaits à l'égard d'un État qui refuse toute concession. Or, si violence il y a du côté des manifestants, l'État y a recours aussi, la justifiant par un discours qui discrédite toute action perçue et définie par l'État lui-même comme illégale et contraire à l'ordre public. Évidemment, aucun État ne consent à avouer que le recours à la violence politique n'est que la conséquence du blocage politique qu'il manifeste à l'égard des revendications et de sa propre incapacité à admettre les inégalités du système économique qu'il défend.

Cet ouvrage, qui offre un regard croisé sur de nombreuses manifestations de violences politiques, permet de mieux comprendre non seulement le contexte social, politique et économique qui alimente la violence et le processus menant des groupes sociaux à avoir recours à la violence pour faire avancer leur cause, mais aussi, et surtout, le processus d'instrumentalisation de la violence par le pouvoir politique, qu'il soit d'ailleurs ou d'ici. La brillante conclusion rédigée par Robert Comeau permet d'apprécier l'éclairage original qu'offre ce recueil.

Jean LAMARRE

Département d'histoire,
Collège militaire de Kingston.
jean.lamarre@rmc.ca

Gilles McMILLAN, *La contamination des mots*, Montréal, Lux, 2014, 288 p.

En 2009, le milliardaire Guy Laliberté faisait orchestrer un immense cirque médiatique autour d'un voyage spatial, une « mission sociale et politique » visant prétendument la promotion de la fondation *One Drop*, organisme sans but lucratif ayant pour objectif de permettre à tous l'accès à l'eau.

Dans *La contamination des mots*, recueil de textes publiés sous ce même titre, Gilles McMillan dénonce l'utilisation abusive des mots asservis aux buts mercantiles des personnes et des organisations qui ont accès à la parole publique et jouissent d'une visibilité exagérée. Cet homme de paroles et de mots, qui gagne sa vie grâce à eux en tant que rédacteur et réviseur linguistique, pointe du doigt les médias qui se prêtent au jeu de quelques hommes puissants et riches, dont on fait l'éloge, vantant abondamment leurs vertus humanistes et les présentant « en modèles pour la jeunesse ». Dans cette dynamique, les mots sont vidés de leur sens. « Coupés un peu plus de leurs racines, de l'histoire, ils tombent en ape-santeur pour être saupoudrés sur la planète bleue par le biais des médias et leurs chroniqueurs bien-pensants, les satellites et Internet » (p. 88).

À travers ses textes, McMillan se livre aussi à une analyse du travail de ceux qui font profession de l'écriture. Il souligne l'incohérence d'un Dany Laferrière

qui, tout en pourfendant la « dictature du plaisir » résultant des attentes du marché du livre « relayées et alimentées par les médias », se complaît dans une écriture superficielle et séductrice. Il discute des essais des auteurs Gilles Marcotte et Yvon Rivard sur l'utilité de la littérature. Il raconte le combat de l'écrivain uruguayen Carlos Liscano, longtemps emprisonné dans son pays d'origine, qui, en devenant écrivain, a cessé d'être militant et pour qui « l'écriture exige un engagement absolu » (p. 43). En cela, Liscano rejoint l'idée de McMillan sur la culture et ses exigences les plus élevées : « le désir de savoir, de partager le savoir, la bienveillance, la grandeur et l'humilité » (p. 44), toutes qualités qui semblent absentes du grand système médiatique moderne, qui emprisonne la culture et contamine les mots.

McMillan est également inspiré par le désir de Liscano qui, en écrivant, vise à « devenir l'enfant de ses parents ». Son père à lui, McMillan, fut privé de mots, analphabète et insensible aux expressions modernes de la culture qui, au nom de la transmission, faisaient l'éloge de métiers forestiers traditionnels, comme la drave. Aux yeux du père, pour les avoir exercés, ces métiers représentaient « un travail d'esclave rendu possible par son ignorance et sa situation misérable » (p. 68).

Enfin, la contamination des mots, tout en s'inscrivant dans la ligne de pensée d'Hannah Arendt et d'autres critiques de la modernité, est un travail sur l'histoire et les origines. Comme l'écrit Yvon Rivard dans la préface, c'est « l'œuvre d'un solitaire qui combat pour redonner une histoire, une enfance, un imaginaire à tous ceux, d'ici et d'ailleurs, que la culture du progrès, « sans corps et sans passé », a déshérités » (p. 13).

Colette BOUCHER

*Département des sciences historiques,
Université Laval.
colette.boucher@hst.ulaval.ca*

Pierre FALARDEAU, *Résistance : Chroniques 2008-2009*, Montréal, vlb éditeur, 2013, 176 p.

Bornée à sa situation, la résistance n'a cure de politiciailleries ou autres trahisons : elle-même dans l'en-soi des choses, elle est d'emblée universelle. Quel meilleur moyen de la dire, donc, que la chronique (forme plébéienne du commentaire, engluée dans le réel), et qui de mieux que Pierre Falardeau, souverain tel qu'en lui-même, comique et truculent, picaresque même, tirant à la chevrotine et plutôt juste sur tout ce qui bougeotte et s'agite autour de lui de « politiciailleux », de « journalaux », d'arrivistes et de fédéralistes.

Sont recueillies dans ce très drôle petit livre trente-cinq chroniques que Pierre Falardeau a publiées à *ICI Montréal* dans les quelques mois qui se sont écoulés entre le moment où il s'est joint aux « ... journalaux, chroniqueux, critiqueux et éditoriaux de notre médiacrasse vaguement cosanguine » en octobre 2008 et sa mort en juin 2009. Tout Falardeau y est, toujours et à chaque fois : la grasse poésie, l'insulte (art perdu), les petites vanités, la fraternité dite sans pudeur, les idées